

LE CLERC MAL ACCUEILLI

Un jeune clerc de province était venu à Paris pour y faire ses études. Il y déposa tout son avoir, et reprit le chemin du pays sans emporter une pièce de monnaie pour les besoins de la route. Il avait hâte d'arriver et marcha une journée tout entière sans prendre aucune nourriture. Il dut pourtant songer à trouver un asile pour la nuit. Ses yeux s'arrêtèrent sur une maison peu écartée d'un hameau ; il y dirige ses pas et demande qu'on veuille bien lui accorder l'hospitalité.

Le maître du logis était un honnête homme et un modeste laboureur ; sa plus grande joie était de recueillir le pauvre et le voyageur, et de partager avec eux le peu de fortune que la Providence lui avait donnée ; mais il était absent, et sa femme n'avait pas le cœur aussi grand et aussi généreux que lui. Ce que son époux destinait à nourrir les pauvres elle l'employait, en son absence, à le consommer avec une voisine peu délicate en fait de tempérance. Ce jour-là, la femme était seule avec la servante et reçut durement le suppliant. En vain la conjura-t-il de lui accorder seulement un morceau de pain et une petite place dans l'étable pour y passer la nuit ; il ne put obtenir qu'une réponse sèche et désespérante, puis se retira triste et pensif.

En sortant il voit entrer un valet chargé d'un panier de bouteilles de vin, que la femme prend aussitôt et range soigneusement. La servante en même temps place un magnifique gâteau dans une armoire voisine et prépare un morceau de porc frais des plus appétissants ; enfin le pauvre voyageur, dont l'appétit et la convoitise se sentaient augmenter, aperçoit une femme qui s'introduit dans la maison et il entend ces paroles : Nous sommes seules, et j'ai tout ce qu'il faut.

Triste, accablé de fatigue et de faim, et ne sachant que devenir, l'homme ainsi rebuté va s'asseoir sur le bord du chemin pour déplorer son malheureux sort. Un paysan vient à passer et l'entend se plaindre. "Quelle est la cause d'une si grande douleur, demande-t-il à l'infortuné. — Vous voyez, lui répond le clerc, un homme réduit au désespoir ; je n'ai pas un morceau de pain et je ne puis trouver un gîte pour la nuit. — Et ! que n'allez-vous frapper à cette porte qui est devant vous ? — Hélas ! je l'ai fait ; mais on m'a repoussé durement. — On vous a repoussé !... Apprenez que cette maison est la mienne, et jamais le pauvre ne s'est éloigné sans secours de ma demeure. Suivez-moi, vous verrez qu'on y peut loger."

Le paysan arrive et frappe à la porte. La femme qui ne l'attendait pas sitôt, est toute surprise. "Cachez-vous dans cette étable, dit-elle à sa compagne, j'espère qu'il se couchera de bonne heure et vous pourrez échapper sans être vues." Pendant que la commère se cache, la femme va ouvrir, et voit entrer son mari suivi du clerc. Cette vue la mit mal à l'aise ; pourtant elle sut dissimuler.

"Allons ! notre ménagère, se prend à dire gaiement le mari, que vas-tu nous donner aujourd'hui ? Sers du bon, car il faut régaler l'hôte que le ciel nous envoie. — Hélas ! vous savez qu'au moment où vous êtes parti, vous pensiez ne pas revenir sitôt, aussi je n'ai rien préparé, vous et votre hôte vous serez obligés de vous contenter d'un seul morceau de pain qui nous reste. — Eh

bien ! apporte-le, l'appétit saura bien l'assaisonner. En attendant, le voyageur va nous égayer par quelque récit.

— Sire, dit le clerc, je suis un mauvais conteur et ne puis guère vous intéresser ; j'essaierai pourtant de vous dire une aventure qui m'est arrivée ce matin. Le ruse voyageur méditait une innocente vengeance contre la femme inhospitalière. Il commença ainsi :

"Je venais de traverser un bois, lorsque j'aperçus dans la campagne un nombreux troupeau de porcs. Il y en avait des grands, des petits, des noirs, des blancs, en un mot de toutes les couleurs et de toutes les tailles, mais j'admirais surtout celui qui ouvrait la marche. Il était gras, luisant, rebondi, enfin tel qu'il a dû être celui qui a fourni à votre femme l'appétissant morceau de lard qu'elle a retiré du pot avant votre arrivée.

— Quoi ! Catherine, interromp le mari, tu as du porc, et tu ne le disais pas ! La femme rougit et avoua qu'elle en avait. — Notre ami, ajouta le paysan, vous avez bien fait, et, grâce à cette rencontre, nous ne mourrons pas de faim. Allons ! achevez cette histoire.

— Je disais donc, Sire, qu'il y avait en tête un beau et superbe porc ; il eut la maladresse de s'écartier un peu, et tout à coup un énorme loup, sorti du bois voisin, se jette sur lui, s'en saisit et l'emporte rapidement, comme s'il eût été d'un poids léger, tenez, avec la même facilité qu'un valet tout à l'heure emportait un panier vide, quand il eut déposé ici quelques bonnes bouteilles de vin. — Comment ! nous avons du vin ! à la bonne heure, ça nous aidera à digérer le porc. Votre histoire m'intéresse ; mais, dites-moi, est-ce qu'il n'y avait pas là quelque chien pour se mettre à la poursuite du ravisseur ? — Aucun ; sans doute le gardeur du troupeau était resté dans le bois, je ne le vis point ; je voulais empêcher le voleur, mais que faire ? Heureusement, j'aperçus à mes pieds une énorme pierre ; sans exagérer, elle était bien aussi grosse que le superbe gâteau que je vis enlever dans cette armoire, il y a quelques instants. A ces mots, la femme reste confondue. "Oui, Sire, dit-elle en balbutiant, j'm'étais procuré ce gâteau pour vous ménager une surprise. — En effet, ma surprise est grande, et nous avons de quoi régaler notre hôte ; Dieu soit beni ; il n'y a pas là de quoi nous fâcher. — Sire, ajoute le conteur, malgré le poids de cette pierre, je la prends hardiment, je me précipite vers le loup, je la lance et j'atteins l'animal, qui lâche aussitôt sa proie. Mais c'est alors qu'une épouvantable peur me saisit : le loup furieux se retourne vers moi, et me jette des regards menaçants ; tenez, je ne puis mieux les comparer qu'aux yeux de cette femme qui est là-bas cachée au fond de l'étable. — Quoi ! ma femme, tu reçois ici des commères en mon absence, et c'est pour elles que tu prépares d'aussi bons scupers ? Je vais t'écrire sur le dos un avis salutaire que tu n'oubleras pas de sitôt. Sans l'intervention et les supplications du jeune clerc, elle eut expié à l'instant sa dureté envers l'étranger. Elle en fut quitte pour une verte remontrance, et fut assez sage, pour ne plus s'exposer à de si justes reproches.

LA REVOLUTION

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR L'ORIGINE ET LA PROPAGATION DU MAL EN EUROPE

DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQUA NOS JOURS

PAR

Mgr GAUME.

12 vol. in-8Prix franco : \$10.50

Le mal nous enveloppe et nous pénètre de toutes parts. Ce mal que chacun voit de ses yeux et touche de ses mains, qui aux uns fait pousser des cris de joie, aux autres des cris d'alarme ; ce mal qui tient l'ordre social en échec et le monde suspendu sur un abîme : d'où vient-il ?

Après le péché originel, les uns le voient principalement dans la Révolution française et la liberté de la presse qui en est sortie ; les autres, dans le Voltairianisme ou la philosophie du dix-huitième siècle ; ceux-là, dans le Césarisme ou la politique païenne ; ceux-ci, dans le Protestantisme ; quelques-uns dans le Rationalisme ; plusieurs, dans la Renaissance.

Ainsi, les causes prochaines et généralement reconnues du mal seraient :

La Révolution française.

Le Voltairianisme.

Le Césarisme.

Le Protestantisme.

Le Rationalisme.

La Renaissance.

On ne peut nier, dit Mgr Gaume, qu'il y ait de tout cela dans la maladie sociale. Mais toutes ces causes sont-elles réellement des causes et des causes isolées, indépendantes les unes des autres, et non les effets successifs d'une cause première, les évolutions différentes d'un même principe ? Pour le savoir, et il importe souverainement de ne pas l'ignorer, il faut, l'histoire à la main, faire la généalogie de chacune. C'est là précisément l'objet des douze volumes de Mgr Gaume.

Ici, ni polémique, ni discussion, ni esprit de système, ni parti pris, mais des faits : des faits authentiques, des faits rapportés avec impartialité. Mgr Gaume se fait simple narrateur ; c'est l'histoire qui a la parole.

Nous devons peut-être dire que, pour l'auteur, la cause principale pour ne pas dire unique, du mal actuel, c'est l'emploi des classiques païens dans les études. Véritable pomme de discorde qui a divisé les combattants en deux camps bien distincts.

Jusqu'à quel point l'auteur a eu raison, c'est ce que nous ne pouvons pas dire. Mais nous constatons cependant que, depuis cette lutte ouverte par Mgr Gaume, les classiques païens ont dû faire dans le programme de nos études, une large place aux classiques chrétiens préconisés par l'auteur dans le présent ouvrage.

M. l'abbé U. Maynard, dans la *Bibliographie catholique*, signale la *Révolution* de Mgr Gaume comme une pièce très importante à consulter, non seulement dans la question des classiques païens et des classiques chrétiens, mais encore dans la question bien autrement grave des causes du mal qui menace la vie de l'Europe.

LES TROIS SŒURS

SCENES DE FAMILLE

PAR

Madame BOURDON

(Mathilde Froment)

Sixième édition.

1 vol. in-12 de 222 pages.....Prix franco : 50 cts

L'IMAGINATION

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

PAR

HENRI JOLY

OUVRAGE

ILLUSTRÉ DE QUATRE EAUX-FORTES

PAR

A. DELAUNAY ET L. MASSARD.

1 vol in-12 de 264 pages.....Prix franco : 60 cts

TABLE DES MATIÈRES.

- I. Introduction.—Qu'est-ce que l'imagination ?—Qu'est-ce que connaître ?—Se Souvenir ?—Imaginer ?
 - II. Les images.—Des différentes formes de l'image.—De la production des images.
 - III. L'image suspendant les fonctions de la vie intellectuelle ordinaire. —Le somnambulisme, l'extase et les états analogues.
 - IV. Les images renversant l'ordre des facultés intellectuelles, sans les suspendre.—L'hallucination. L'idée fixe, etc.
 - V. Le rêve, diminutif des états précédents.
 - VI. États intermédiaires entre la maladie et la santé.—L'imitation irréflective.—Les faibles d'esprit.—Les gens crédules.—Les passionnés.—Les réveurs.—L'idée fixe sans folie.
 - VII. Lois principales de l'action des sens sur les images, et de l'action des images sur les sens.
 - VII. I. De l'action de l'esprit sur les images.—Il fait effort pour les réunir.—Il y met une expression.
 - IX. Nature et lois de l'expression.—L'homme.
 - X. Nature et lois de l'expression (suite).—La nature.—L'art.—Les conditions de l'œuvre d'art et les images.
 - XI. L'imagination poétique dans la science et dans la conduite de la vie.
- Conclusion.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

DE

MAXIME Du CAMP, de l'Académie française.

2 vol. in 8 d'environ.....

M. Maxime Du Camp n'est pas un clercal ; il n'est pas même de ceux que la foi a touchés ; mais il regrette et il est impartial pour ceux qui ont le bonheur d'être croyants. Avec quelle noble indignation ne flétrissait-il pas naguère "l'inquisition laïque et obligatoire," celle-là même qui a chassé des hôpitaux "la consolation qui apaisait la souffrance" et qui a enlevé des écoles "l'image du juste injustement condamné." Au cours de la lecture de ce livre, si, à la place de destinée vous mettez Providence, quelle belle page de philosophie chrétienne vous avez sous les yeux !

En somme, c'est un livre honnête, varié, intéressant, où l'on entend un causeur dont la vive et précise mémoire est inépuisable, un causeur plein d'entrain, grave quand il le faut, plaisant d'ordinaire, foncièrement bon quoique un peu rude.

JEAN VAUDON.

PETIT TRAITE DE LA PRIERE

À L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR L'AUTEUR DE LA

Méthode pour former l'enfance à la piété.

NOUVELLE ÉDITION.

Brochure in-32 de 62 pages.....Prix franco : 5 cts